

P. FROUMENT

---

ÉTUDE SOCIOLOGIQUE

SUR

L'Organisation des Sociétés modernes

---

LE PROBLÈME HUMAIN

LE PROBLÈME SOCIAL

LE PROBLÈME MODERNE

12 Avril 1904.



PARIS

IMPRIMERIE NOUVELLE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)

11, RUE CADET, 11

—  
1904

# ÉTUDE SOCIOLOGIQUE

SUR

## L'Organisation des Sociétés modernes

---

« Le problème moderne, dépend du problème social considéré en général, car le cas actuel n'est qu'un stade de l'évolution sociale. Le problème social dépend lui-même du problème humain, car, la Société ayant pour objectif définitif l'homme, les conditions d'existence de celui-ci dominent l'organisation sociale.

Nous étudierons donc, d'abord le problème humain, puis le problème social, pour aboutir au problème moderne.

### Problème humain

But.

I. *Le problème humain consiste en la recherche du bonheur terrestre.* Les connaissances que l'homme possède actuellement sur sa situation dans le temps et dans l'espace lui font voir que tout pour lui tient en la vie terrestre, qu'il est citoyen de la terre, qu'après la mort il n'est point de lendemain et que l'amélioration de son sort ne peut dépendre que de ses seuls efforts.

Conclusion :

*La direction de la vie sociale doit être retirée à ceux qui considèrent la vie terrestre comme une préparation à la vie céleste, car l'organisation sociale diffère profondément suivant que le but poursuivi est le bonheur terrestre ou le bonheur céleste.*

Moyen.

II. *Le bonheur terrestre ne peut être atteint que par la coopération sociale.* La comparaison entre le sauvage et le civilisé fait voir combien ce dernier est parvenu à dominer les conditions cosmologiques et biologiques qui asservissent complètement le premier. Le développement des connaissances intellectuelles et l'accumulation des améliorations matérielles de la planète sont dus au concours de tous, à leur transmission de générations en générations.

*Entre l'Homme et le Monde, il faut l'Humanité. (Comte.)*

Comment s'effectue cette coopération ? Dans le temps et dans l'espace.

*Dans le Temps, c'est-à-dire coopération entre les générations pour la conservation et la transmission des capitaux intellectuels, moraux et matériels. C'est la plus importante. Qu'est, en effet, l'apport de chaque génération dans la somme énorme de capitaux de toute nature que nous avons reçus de nos ancêtres. Plus nous allons, plus ce que nous*

pouvons ajouter est faible comparativement à l'ensemble, plus nous sommes dominés par le Passé : moralement par l'hérédité, intellectuellement par la science, socialement par les institutions, matériellement enfin par l'aménagement de la planète, par les provisions accumulées, par les instruments d'action.

*Nous sommes de plus en plus gouvernés par les Morts.*  
(Aug. Comte).

*Dans l'espace, c'est-à-dire coopération entre les individus* pour la conservation et l'accroissement des capitaux intellectuels, moraux et matériels. Dix sauvages associés peuvent, non le décuple, mais le centuple d'un seul sauvage. Combien de tâches impossibles à celui-ci sont faciles à ceux-là et dont les bienfaits se répartissent sur tous.

Dans nos sociétés civilisées la différence est encore plus grande entre l'effort individuel et l'effort collectif. Quel est celui qui vit de ses seuls produits? Chacun de nous ne bénéficie-t-il point du travail non de centaines, mais de milliers d'hommes? En fait ce que nous produisons est pour autrui et nous vivons du produit de l'industrie d'autrui. *Nous travaillons pour l'Humanité et nous vivons par Elle.*

Nous voyons combien dans la vie sociale, le *concours pour la vie domine la lutte pour la vie*. La lutte pour la vie est commune à tous les êtres vivants, plantes et animaux. Seul, le concours pour l'existence a permis à une espèce animale, l'espèce humaine, de s'élever progressivement au-dessus des autres et d'atteindre le développement actuel.

Répartition.

III. — La coopération entre les individus détermine les sociétés humaines dont l'étude constitue le problème social, mais, avant de l'entreprendre, déterminons quel rôle l'homme doit y jouer et quels avantages il doit en retirer.

La vie sociale ayant pour but la meilleure vie individuelle, si, à mesure que les sociétés se développent, l'homme devenait plus malheureux, son intérêt serait de les voir disparaître, de retourner à l'état nature. Voyons donc : 1<sup>o</sup> si la *liberté* du civilisé est plus grande que celle du sauvage ; 2<sup>o</sup> si sa *tâche* est moindre.

L'expression *puissance d'action* exprime mieux que le mot *liberté* ce que nous cherchons.

On divague beaucoup sur le mot « liberté » faute de se rappeler que ce n'est qu'une abstraction, la réunion sous un vocable particulier de certaines manifestations de la Matière. Pour concevoir sa valeur réelle il faut remonter à son origine et dire, par exemple pour le cas humain :

*L'homme libre est celui qui peut faire ce qu'il veut.*

On voit :

1<sup>o</sup> Que *liberté* est synonyme de *puissance d'action*.

2<sup>o</sup> Que la liberté absolue n'existe pas. Nul ne *peut faire* tout ce qu'il *peut vouloir faire*. Quelque volonté qu'il en ait, l'homme ne peut vivre éternellement ni se promener de planète en planète. *Vouloir et pouvoir sont deux*, dit avec raison le proverbe populaire ;

3<sup>o</sup> Que la liberté est limitée par trois sortes de causes, dues à l'organisme humain, au milieu cosmologique et au milieu sociologique.

L'Être humain a des conditions d'organisation et d'existence qui limitent sa liberté. Il ne peut vivre sans respirer, sa force physique est médiocre. Mais la civilisation étend sa puissance. Par les instruments d'optique, le civilisé est libre d'observer les astres les plus éloignés et les infiniment petits; par les ballons, il est libre de s'élever dans les airs, etc., choses impossibles au sauvage.

Le milieu cosmologique limite la liberté humaine. L'homme n'est pas libre de vivre sur une autre planète. La civilisation ici encore développe sa puissance d'action ou, en d'autres termes, accroît sa liberté. Le civilisé est libre par l'habitation, le vêtement, le feu, de se soustraire aux intempéries des saisons; il est libre de choisir entre mille aliments divers.

Par contre, le milieu sociologique réduit la liberté du civilisé par l'interdiction de tous les actes contraires à l'existence sociale, alors que le sauvage ne connaît pas cette entrave. Mais, si l'on rapproche ceci des deux cas précédents, on voit de suite que le civilisé gagne infiniment plus qu'il ne perd.

Nous pouvons donc dire : *La puissance d'action de l'homme est diminuée par l'interdiction des actes antisociaux, mais par contre est considérablement accrue par la coopération et les acquisitions sociales.*

Production.

Si nous examinons maintenant la tâche incombant à l'homme vivant en société, nous la voyons s'accroître de tous les travaux purement sociaux. Toutes les fonctions, tous les travaux résultant de la vie sociale sont inconnus au sauvage.

Mais, par contre, la civilisation a incomparablement accru le rendement de l'effort humain. 1° D'une façon directe, *par les outils*, car combien la production d'un menuisier ou d'un mécanicien dépasse celle d'un sauvage, pour une même somme de travail; 2° D'une façon indirecte *par la domestication des animaux et l'asservissement des forces naturelles* (vapeur, électricité, cours d'eau, etc.); 3° *Par les découvertes scientifiques*, donnant une direction précise à notre activité et lui ouvrant sans cesse des horizons nouveaux; 4° *Par la division du travail* qui rend l'homme plus habile et permet de placer chaque industrie dans le milieu le plus favorable.

Et nous disons :

*La tâche de l'homme est augmentée de tous les travaux purement sociaux, mais le rendement de son effort est considérablement accru par la coopération et les acquisitions sociales.*

IV. — Les Sociétés, comme les Individus, ont leurs maladies.

Il y a maladie sociale quand la puissance d'action d'un certain nombre d'individus se trouve réduite au-dessous de celle du sauvage. Tel l'esclave dans l'Antiquité, le serf au Moyen-Age, telle la chair à Travail, hommes, femmes et enfants, dans les Manufactures.

Il y a maladie sociale quand la tâche d'un certain nombre d'individus est supérieure à celle d'un sauvage pour un

même avantage *individuel*. Il est certain que, pour un trop grand nombre de civilisés, l'état de nature est enviable tant leur labeur est écrasant et leur misère profonde.

Rappelons-nous donc toujours que la vie sociale a pour but la meilleure vie individuelle.

V. — Pour toute action, il faut deux choses : un *instrument* et un *organisme* qui l'utilise.

Instrument.

L'*Instrument*, c'est la *Richesse*, c'est-à-dire l'ensemble des capitaux intellectuels, moraux et matériels.

Ces capitaux sont l'œuvre de toutes les générations. Tous les peuples ont contribué à leur accroissement. On peut donc dire que *la richesse est sociale dans sa source et doit l'être dans sa destination*, car il est injuste que certains individus bénéficient seuls de ce qui a été produit par tous.

Organismes.

Quant aux *organismes* utilisant cet instrument, nous dirons :

*Le but à atteindre est de créer des organismes sociaux qui, à l'aide de la richesse sociale, et en n'exigeant des individus qu'un concours minimum, produisent le plus et répartissent le mieux.*

## Problème social

I. — D'abord que sont les Etres sociaux ?

L'observation nous fait voir que les Etres sociaux possèdent les caractères de la vie sous son triple aspect de nutrition, de relation, de coordination : *ce sont des Etres vivants et l'homme est une cellule sociale.*

De même que chaque cellule de son corps, l'homme vit du produit des autres et produit pour les autres. Les observatoires, les laboratoires, les amphithéâtres médicaux, les ambassades et les consulats sont de véritables instruments de perception, des sens sociaux ; les exploitations industrielles sont de véritables muscles sociaux. Enfin, ceux qui dirigent l'activité d'un pays, depuis les chefs d'industrie jusqu'aux ministres et aux chefs d'Etat, ne remplissent-ils pas d'une façon complète les fonctions de coordination ?

Au point de vue évolution, nous retrouvons dans les organismes sociaux, de la tribu à l'état moderne, tous les degrés de complication que nous présentent les animaux. Et, n'assistons-nous pas de nos jours à la création d'un *grand Etre social*, embrassant toute la terre, puisque de plus en plus chaque pays vit pour et par les autres, puisque, par les traités internationaux, les conventions, la vie nationale s'harmonise de plus en plus avec la vie internationale. Et le jour où le gouvernement du monde surgira n'aura-t-il pas à sa disposition, par la télégraphie et les transports rapides, des moyens de perception et d'action bien supérieurs à ceux dont jouissait le roi de France en 1789. *L'Humanité est un grand être en voie de formation.* (Pierre Lafitte.)

Rôle humain.

II. — L'homme est à l'organisme social ce que la cellule est au corps humain. Tout ce qu'il consomme provient du travail d'autrui. Et lui-même travaille constamment pour les

autres. Tout ce qu'il produit est consommé par autrui. Dans nos sociétés modernes, le travail a un rôle social et non privé.

On peut donc dire : *Il n'y a pas de fonctions privées, il n'y a que des fonctions publiques.* (Aug. Comte.)

Formes  
sociales.

III. — La correspondance qui existe entre l'évolution animale et l'évolution sociale nous permet de comprendre pourquoi les formes sociales sont si différentes, si nombreuses. De même que la structure se complique du rayonné au mammifère, de même la structure des Sociétés se complique de plus en plus.

Nous devons prévoir que des formes sociales non soupçonnées surgiront demain. Car il est encore plus difficile de prévoir l'évolution sociologique que l'évolution biologique.

Conclusion.

Il en résulte :

1. — *Nécessité de subordonner la théorie à la pratique, l'affirmation à l'expérimentation.*

Il n'est aucune invention qui n'ait donné lieu à des mécomptes tant la prévision est difficile, même en mécanique, où les lois sont cependant connues et peu nombreuses. Que dirons-nous donc d'une prévision sociologique, où tout est si compliqué et si peu connu. On ne peut rien affirmer pour ou contre une théorie sociale suffisamment rationnelle tant que l'expérimentation n'en a pas été faite.

D'un autre côté, l'évolution amenant inévitablement des changements, il faut cependant bien, si nous voulons aider au progrès, faciliter ces changements. Et si, à l'évolution spontanée, qui entraîne toujours mille essais infructueux, désordres et révolutions, nous voulons substituer l'évolution systématique, nous progresserons sans heurts et avec une rapidité incomparablement plus grande. Pour cela, il y a :

2. — *Nécessité d'aider à l'expérimentation limitée de toutes les formes sociales suffisamment rationnelles.*

Devoirs  
sociaux.

IV. — Mais, quelle que soit la forme sociale, des devoirs sociaux s'imposent. Dans tout organisme, qu'il soit biologique ou sociologique, il est nécessaire que de jeunes cellules soient élevées et préparées à leur tâche, que pendant leur vie elles soient suffisamment nourries et protégées. J'ajoute que la vie sociologique, à l'inverse de la vie biologique, ayant pour but final, non le bonheur de l'ensemble, mais celui des cellules composantes, il faut de plus que la tâche de celles-ci soit réduite au minimum, que celles qui sont devenues incapables, par invalidité ou par vieillesse, jouissent d'un minimum de bien être.

Nous dirons donc :

*Quelle que soit la forme sociale, la Société a pour devoirs :*

1. — *D'assurer à tous les enfants un minimum de bien être, d'éducation et d'instruction ;*

2. — *D'assurer à tous les adultes valides un travail suffisamment rémunérateur ;*

3. — *D'assurer suffisamment de bien-être à tous les invalides et à tous les vieillards.*

## Problème moderne

I. — La Société est imparfaite, tous nous voulons la modifier. Des types différents d'organisation sociale sont préconisés. Ils peuvent être ramenés à trois types principaux.

1. — *Appropriation individuelle de la Richesse.* C'est elle qui domine actuellement et son organisation définitive a été énoncée approximativement par Aug. Comte. L'Etat doit alors, par l'Impôt, assurer les devoirs sociaux, par la morale et par la Loi, régler les rapports sociaux et industriels (limitation du travail, minimum de salaire, etc...).

2. — *Administration sociale de la Richesse.* Les capitaux sont fournis à l'Etat par l'emprunt. C'est la forme sociale vers laquelle tend confusément le radicalisme.

3. — *Socialisation de la Richesse.* La collectivité, possédant les capitaux et les utilisant au mieux des intérêts de tous.

Si nous comparons entre elles ces trois formes sociales, si nous rapprochons les unes des autres les théories de ceux qui, pleinement conscients des devoirs sociaux, ont penché pour telle ou telle de ces diverses formations, nous voyons qu'au point d'arrivée elles tendent à se confondre. Aug. Comte, le théoricien de l'appropriation personnelle, dit que le possesseur d'un capital doit se considérer comme un simple dépositaire d'une partie de la richesse publique, avec le devoir étroit de l'employer au mieux des intérêts sociaux. Et il n'hésite pas à dire que, si l'indignité du possesseur devenait trop flagrante, la Société serait en droit de l'exproprier et de confier ses capitaux à des mains plus honnêtes ou plus habiles. D'un autre côté l'expérience fait voir de plus en plus clairement que le directeur d'une entreprise quelconque doit jouir de la plus large initiative, que son indépendance est féconde en progrès. Il n'est donc pas douteux que administration ou socialisation n'aboutissent ainsi à des chefs libres et responsables. Dès lors ne voit-on pas qu'entre eux et le propriétaire d'Aug. Comte il n'est guère qu'une différence de nom ?

II. — La grosse question est donc plus celle du point de départ que celle du point d'arrivée. C'est pourquoi nous voyons à présent lutter ensemble les trois procédés de formation :

Par la morale et les lois, c'est l'individualisme; organisation par en haut, c'est le collectivisme; organisation par en bas, par les associations, c'est le régime libéral.

L'examen de la Société actuelle nous fait voir que toutes ces méthodes, toutes ces formes coexistent. Si l'ensemble de l'industrie est entre les mains des particuliers (indivi-

dualisme), nous voyons que l'Etat en exploite cependant un certain nombre, postes, allumettes, etc... (collectivisme) soit avec ses propres ressources (socialisation), soit à l'aide de l'emprunt (administration). Enfin nous voyons de toutes parts se créer des sociétés de production et de consommation (régime libertaire).

Si donc nous nous rappelons ce que nous avons dit sur la méthode sociale et les devoirs sociaux nous dirons :

1. — *Toutes les formes sociales précitées sont viables puisqu'elles coexistent actuellement ;*

2. — *Nous devons leur permettre de se développer librement de façon que, s'il en est une supérieure aux autres, sa supériorité puisse clairement se manifester ;*

3. — *Mais nous devons imposer à toutes l'accomplissement étroit des devoirs sociaux de la Société vis-à-vis de ses membres, enfants, adultes et invalides.*

